

LA RECHERCHE D'UN HUMANISME
CHEZ QUELQUES ROMANCIERS CANADIENS CONTEMPORAINS.

by

JOCELYN GAUTHIER

B.A., University of British Columbia, 1960

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

MASTER OF ARTS

in the Department

of

ROMANCE STUDIES

We accept this thesis as conforming to the
required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

October, 1960

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the Head of my Department or by his representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of Romance Studies

The University of British Columbia,
Vancouver 8, Canada.

Date June 16, 1960

PREFACE

Depuis la deuxième guerre mondiale le roman canadien français témoigne d'un dynamisme étonnant. Dans ce travail nous nous proposons d'examiner certains de ces romans écrits entre les années 1947 et 1957 afin de mettre en relief quelques traits de leur développement. L'intérêt des intellectuels pour l'effet de l'évolution sociale de la Province de Québec sur la mentalité de l'individu se manifeste librement dans le roman. L'auteur n'est nullement retenu par les règles qu'imposent un document historique. Cette liberté lui permet d'arriver à la même fin que l'historien ou le sociologue, d'une façon plus réaliste, donc plus attrayante, pour un plus grand nombre de gens. Littérature encore dans son enfance, la littérature canadienne ne justifiera encore aucun jugement définitif d'ensemble. Toutefois il faut signaler un aspect significatif du roman canadien français: l'interréaction des forces sociales et de la personnalité collective et individuelle. Cette thèse ne se borne pas à signaler les simples esquisses de mœurs. Elle a plutôt l'intention de dégager des romans un type d'homme représentatif de cette société en évolution.

INTRODUCTION

Quelques-uns des romans canadiens français forcent le lecteur à prendre conscience de l'univers du Canada français. Gabrielle Roy et Roger Lemelin en décrivent la charpente sociale avec ses supports politiques, religieux, industriels et agricoles. Ce souci de réalisme externe s'atténue lorsqu'il s'attache au développement des caractères. Les romanciers deviennent alors psychologues ou hommes de science dans leurs analyses. C'est en étudiant à fond les réactions de ses personnages que l'auteur souligne le développement des habitants de la Province de Québec.

En un sens quelques-uns des romanciers contemporains produisent des romans de mœurs. Le terme 'mœurs' indique les usages particuliers, les coutumes, la manière de vivre d'une société. La description des mœurs du Canada français se trouve par exemple chez Roger Lemelin, Au pied de la pente douce, où le lecteur découvre la vie urbaine des ouvriers, ou encore chez Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion, qui présente un portrait plus sentimental de la classe ouvrière de Montréal. Les romanciers traitent la description des mœurs d'une façon rationnelle. Ils observent les effets des forces sociales sur l'individu. L'ensemble prend la forme d'une critique sociale.

Un exemple de ces effets, parfois inattendus, se trouve dans Aaron d'Yves Thériault où l'auteur souligne l'intolérance du Canadien français. Cette critique est même involontaire puisque le but principal de l'auteur est d'expliquer par la situation analogue d'une famille juive, les problèmes des Canadiens français parmi des étrangers, c'est-à-dire les Anglais. On aurait donc tort de conclure, parce que la critique sociale est l'un des éléments frappants des romans canadiens français, que ceux-ci

sont nécessairement didactiques.

La connaissance la plus superficielle des romans canadiens français ne manquera pas de laisser au lecteur la certitude qu'il existe une mentalité canadienne française. Cette mentalité de base ne partage ni la perspective des Anglo-saxons, qui constituent la grande majorité de la population canadienne, ni la perspective d'un Français, malgré que la France soit la mère-patrie de Québec et qu'elle lui ait légué sa langue.

La littérature canadienne française est imprégnée de la mentalité de son peuple; la compréhension de celle-ci importe beaucoup à la compréhension de l'évolution de ses attitudes. Malheureusement elle ne s'explique pas facilement; elle est complexe et variée, intimement liée à l'évolution historique de la province. Sous le régime français (1608 à 1760) les fondements de la colonie étaient la religion, la famille et le système rural. L'importance de la religion est indiquée historiquement par le seul fait qu'on n'acceptait comme habitants que des catholiques. Cette ligne de conduite était conforme au fait que le but de la fondation de la Nouvelle France était la conversion des sauvages.

Le nombre d'habitants de la petite colonie n'augmentait pas vite. Trente ans après la fondation de Québec il n'y avait que deux cents Français dans l'ensemble du pays. C'était alors pour sa survivance même, que la famille a pris une place de premier ordre dans ce pays neuf. Le commerce des fourrures était l'activité économique principale. Malgré ce fait le système rural ou seigneurial l'emportait, car de lui dépendait directement la survivance du peuple. Ce sont donc les dures conditions matérielles qui ont donné naissance aux bases idéologiques du Canada français.

L'un des effets de la 'conquête' fut le renforcement de la position de l'église et de ses représentants au Bas-Canada. La colonie

se trouvait dès lors détachée de façon permanente de la France et de ses avantages économiques, politiques et culturels. Presque tous les intellectuels et gens bien placés, sauf les religieux quittèrent le pays. Le petit peuple délaissé se referma sur lui-même, se vouant à la préservation de sa langue, de sa religion et de sa solidarité.

Ce peuple 'conquis', jusqu'à l'avènement de l'industrie au vingtième siècle, se distinguait uniquement par son caractère rural, français et catholique. Son système rural tournait autour de la relation établie entre la famille et la terre: de grandes familles pour travailler la terre; en même temps la coutume ordonnait qu'un seul fils héritait du bien paternel. Les autres enfants pouvaient envisager comme carrière, le sacerdoce, le Droit, ou la médecine. S'ils n'étaient pas instruits il ne leur restait que l'émigration aux Etats-Unis, ou plus tard, le travail comme ouvriers dans les nouvelles industries qui s'établissaient dans les villes.

La paroisse formait le noyau de ce monde et sauvegardait sa solidarité contre tout empiétement. Le curé était non seulement le gardien des règlements de l'église, mais aussi le conseiller familial. Ce mode de vie était naturel, et accepté par le Canadien français, qui depuis la conquête considérait son curé comme le défenseur de ses droits dans un monde dirigé par des étrangers. Une telle vie paroissiale avait pris les proportions d'un idéal, et c'est cet idéal que les Canadiens emporteront avec eux à la ville lorsqu'ils deviendront citoyens.

Tant que les Québécois demeuraient dans le cadre fermé d'une vie rurale indépendante, une idéologie catholique et basée sur l'histoire coloniale leur suffisait. Depuis l'urbanisation de soixante-dix pour cent du peuple canadien français on se rend compte du désaccord profond entre cette idéologie nationale et la situation contemporaine; on voit que ce

décalage va en s'accroissant.

L'idéologie canadienne française s'appelle 'Notre doctrine nationale'.. et sa conscience historique a été particularisée par le ¹nationalisme. Le chef du nouveau mouvement nationaliste qui a pris naissance vers 1917 était le chanoine Groulx, premier professeur d'histoire du Canada à l'université de Laval à Montréal. Le chanoine Groulx, éloquent orateur et historien, dans son livre d'histoire du Canada intitulé Notre maître le passé, conçoit les événements comme une lutte entre deux races: les 'Canadiens' et les 'Anglais'. De son point de vue les Canadiens sont ou martyrs ou déracinés. La grande importance de cette oeuvre et des principes qu'elle postule c'est que par eux, l'historien a fourni une légende historique digne d'un peuple fier. L'attention exclusive que son histoire et ses discours portent sur le passé, établit le passé comme principe d'action pour le présent et pour l'avenir.

A cause de sa forte personnalité et de son talent, le chanoine Groulx a rendu l'histoire vibrante et chargée d'émotion et a converti beaucoup de jeunes universitaires et élèves de collèges classiques. Les membres de son école étaient d'abord peu nombreux mais leurs voix portaient considérablement dans un milieu où l'instruction supérieure n'était réservée qu'à une élite.

Le mythe des 'groulxistes' est composé d'éléments traditionalistes et conservateurs: la terre, une civilisation rurale, la famille. Le tout est profondément imprégné de valeurs religieuses. Le processus d'industrialisation ne paraît avoir eu que peu de fondements dans la situation de la nouvelle bourgeoisie capitaliste canadienne française. Le Canada français réclame un nouveau nationalisme qui placera à côté de son histoire nationale une histoire sociale d'ouvriers, de paysans et de bourgeois.

La première guerre mondiale a suscité au Canada français un développement industriel qui a ébranlé la base agricole d'un mode de vie établi depuis les origines de la colonie. Pendant la période de l'après-guerre l'industrialisation n'a fait que croître, entretenue par des capitaux américains et anglo-saxons. Le maximum de ce développement anglo-américain fut atteint en 1934 où le tiers des capitaux industriels de Québec venait des Etats-Unis.

Les effets de ce développement furent divers. L'industrialisation de la province a modifié la vie agricole, la vie familiale, le système scolaire, le rôle du prêtre dans la communauté, en somme toutes les valeurs conservatrices et traditionnelles du pays. Les forces dynamiques du progrès se préparaient à dépasser et à remplacer les forces désuètes du passé.

Un des premiers effets de cette évolution économique s'est manifesté dans le sentiment nationaliste; sentiment qui ne pouvait que nuire à la situation du Canadien urbain. Son rang social était plus que jamais inférieur à celui des commerçants 'étrangers' qui dominaient toujours la plupart des industries de Québec. Le Canadien français ne pouvait manquer de se rendre compte de sa position d'infériorité. La crise économique de 1929 qui a sévèrement atteint l'industrie de la province et qui a duré jusqu'en 1939 a accompli la tâche d'enseigner le 'réalisme' aux Canadiens français. Dans le domaine littéraire le commencement de cette réaction réaliste se fait sentir dans le roman intitulé, Trente arpents où Ringuet renie l'idéalisation romantique de la vie rurale.

Cette première réaction inaugura une longue série de romans réalistes. La vieille conviction que la condition inférieure du peuple canadien français était due au désir de domination de la part des Anglais, disparaissait alors devant des raisons plus valables: les nombreuses

insuffisances scolaires et culturelles du Canadien français. A la suite de cette découverte s'est manifesté un très grand effort vers une réforme qui répondrait aux exigences des nouvelles conditions techniques et scientifiques.

Depuis 1939 le Canada français s'est trouvé constamment en rapport avec le monde extérieur qu'il ne pouvait plus feindre de ne pas voir. Le trait dominant de la nouvelle génération c'est le souci du présent qui absorbe l'individu presque entièrement. C'est de ce point de vue que les sociologues, plus désintéressés que d'autres, cherchent à examiner et à évaluer la condition actuelle du Canadien français. Le romancier contemporain remplit lui aussi, une fonction importante en servant d'interprète à cette nouvelle sociologie du Canada français. Il étudie objectivement les problèmes actuels de l'individu.

Il faut signaler que, quoique le sentiment nationaliste ait subi de grands changements, l'influence du catholicisme est toujours très évidente. A l'heure actuelle elle se fait sentir dans l'attitude de la plupart des écrivains, et dans leur manière de traiter le problème de l'existence de l'homme où ils se montrent optimistes; elle se manifeste aussi dans l'importance qu'ils accordent aux personnages religieux dans leurs romans.

La deuxième guerre mondiale a fourni l'occasion d'un renouvellement d'intérêt en tout ce qui concernait la France. Après la défaite de ce pays beaucoup d'intellectuels français ont passé quelque temps à Québec. Un intérêt croissant dans les livres français a fait de la ville de Montréal un centre d'éditions françaises. Par des mesures officielles les droits d'auteur furent mis de côté pour paiement plus tard aux auteurs et aux éditeurs français. Le résultat pour le Canada français fut un choix

littéraire plus étendu que jamais auparavant. Les réimpressions furent augmentées de nouveaux livres écrits par des exilés et des Canadiens français. Pour la première fois ces derniers ont trouvé un marché étendu pour leurs livres.

Depuis des années la seule société littéraire d'importance au Canada était la, 'Royal Society of Canada'. Cette société comptait parmi ses membres des Canadiens français très respectés. En 1945, une Académie canadienne française fut établie par la nouvelle génération d'intellectuels. Elle prenait modèle sur l'Académie française et mettait en évidence le désir toujours présent du Canadien français d'établir une culture indépendante. De plus elle ne tardait pas à adopter cet esprit nouveau qui, dès lors n'accepterait plus les traditionalistes et les conservateurs comme les vrais représentants de la pensée canadienne française.

Introduction: Notes.

1. Marcel Rioux, "Idéologie et crise de conscience
du Canada français", Cité Libre, no. 14 (décembre 1955),
pp. 1 - 29.

CHAPITRE 1

De l'emprise sociale à la libération de l'individu.

La littérature canadienne française d'aujourd'hui est donc une littérature jeune, sans longue tradition littéraire qui puisse servir de modèle à ses romanciers d'aujourd'hui. Jusqu'au début du vingtième siècle l'ambiance culturelle était assez pauvre et ne pouvait compter que quelques oeuvres de valeur à côté d'une quantité d'autres bien inférieures.

On ne reconnaissait à l'étranger que Maria Chapdelaine (1916), de Louis Hémon et Trente arpents (1938), de Ringuet. Le premier de ces romans, roman paysan, glorifie la vie isolée des agriculteurs qui n'a changé que sous l'influence de l'industrialisation de la province. Le but de Hémon était de donner un tableau représentatif de cette vie paysanne de la région du Lac Saint Jean. Le succès de ce roman semble avoir prouvé aux romanciers éventuels, que leur sujet principal devrait être la vie quotidienne de leur région.

Le second, Trente arpents, contredit la thèse de Maria Chapdelaine et des nationalistes qui maintient qu'au pays de Québec rien ne change. A travers les expériences d'Euchariste Moisan qui, de cultivateur prospère devient à la fin de sa vie gardien de nuit d'un garage aux Etats-Unis, se ressentent les premiers présages de changements d'un mode de vie apparemment inébranlable. La terre ne pouvant plus entretenir un peuple entier, un long pèlerinage vers les grandes villes commence. Au début, la cause de cet abandon de la terre c'est la nécessité économique seule, mais à mesure que le volume de la migration s'accroît, l'attrait irrésistible

et prometteur des centres urbains supplante cette première cause.

Le nombre croissant de citoyens québécois est certainement la cause principale, sinon la première, chronologiquement parlant, d'une rupture avec le genre du roman paysan. La première guerre mondiale, alors même qu'elle a contribué à l'élargissement de la mentalité canadienne française, n'a pas atteint le domaine du roman. Il a fallu encore une trentaine d'années pour qu'un changement définitif apparaisse. L'une des qualités de base d'une littérature c'est sa capacité de comprendre et d'exprimer l'âme d'un peuple. Louis Hémon et Ringuet ont parfaitement répondu à cette exigence. L'âme qu'ils ont dépeinte était celle d'un peuple paysan; leurs imitateurs furent relativement nombreux et presque toujours médiocres. Leur époque littéraire se nomme 'règne du terroir'.

Nos romanciers d'aujourd'hui, tout en essayant eux aussi de comprendre et d'exprimer l'âme du peuple, se sont heureusement gardés d'imiter servilement le genre épuisé du roman paysan canadien.¹ Leurs œuvres peuvent être classées en catégories,² mais à part ce point de ressemblance assez terne, elles sont distinctes l'une de l'autre et reflètent les optiques individuelles de leurs auteurs. Une telle diversité est un signe encourageant de santé et qui indique la présence d'une nouvelle étape de maturation culturelle.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les familles rurales comptaient près de quatre-vingt-dix pour cent de la population totale du Québec. Le fait qu'en 1944 la population agricole était tombée à moins de trente pour cent indique au romancier à la recherche d'un type canadien³ contemporain dans quelle direction il doit diriger ses pas. La ville de Montréal, ville métropole du Canada et du Québec est composée d'une classe

prépondérante de Franco-canadiens. Elle est donc très représentative du peuple canadien avec ses quartiers d'ouvriers, de bourgeois et d'industriels prospères.

Au risque de nous répéter, soulignons une fois de plus la différence essentielle entre le nouveau Canadien citadin et son cousin rural. L'habitant d'aujourd'hui partage toujours les sentiments traditionalistes du dix-neuvième siècle. Conscient des liens étroits du passé il croit fermement que, "Le présent perd immédiatement de sa valeur si nous l'isolons de tout ce qui fut avant nous, de ce qui nous aida à devenir ce que nous sommes."⁴ Si, par contre, le nouveau citadin partage la philosophie ancestrale il le fait avec certaines réserves.

*

*

*

1. Gabrielle Roy.

La conscience collective

Le meilleur exemple de cette diminution d'une foi aveugle en la puissance d'un nationalisme historique se trouve dans Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy. La famille Lacasse met en relief les traits typiques de l'indigence de la classe ouvrière montréalaise vers 1939. Aux prises avec la pauvreté, la maladie, les déménagements, la sous-alimentation, les Lacasse illustrent la séparation avec les moeurs du passé. Sans être didactique le moins du monde, la romancière montre l'insuffisance des valeurs du passé comme solution des problèmes du citadin contemporain.

Rose Anna n'est pas consciente de cette insuffisance quoique sa vie ait été remplie d'efforts continuels pour la combattre. Elle est seulement sensible aux effets de la misère:

Toute sa vie elle qui connaissait si bien le prix des aliments, elle qui avait appris à composer des repas solides et peu coûteux, avait gardé une répugnance de paysanne à payer dans les restaurants, pour une nourriture qu'elle aurait pu préparer... à un prix tellement plus modique.⁵

Un sentiment de sacrifice total de soi, compagnon constant du souci interminable de pourvoir aux besoins essentiels de sa famille se dégage de ce passage. Mais c'est le sentiment de fierté innée qui prédomine, prouvant que malgré tous les revers, Rose Anna n'a jamais eu honte de sa condition. Sa marche pénible à travers la vie ne semble lui avoir enseigné que la nécessité de donner généreusement.

Enfouie dans le coeur de Rose Anna se trouve la certitude que le bonheur terrestre existe. La ferme paternelle est le symbole de ce rayon d'espoir. A l'occasion d'un retour à Saint Denis elle comprend combien

irrédelle était cette lueur d'espoir. Là, assise à côté de sa vieille mère, elle comprend avec une lucidité pénétrante, l'apparente sévérité de Mme. Laplante. C'était la manifestation d'un regret; regret de ne pas savoir comment protéger ses enfants de la souffrance--problème universel de toutes les mères.

C'est la deuxième génération qui subit l'assaut des influences du quartier ouvrier, car elle ne peut concevoir de vie différente de la sienne. Même les parents des petits Lacasse ne se rendent pas compte jusqu'à quel point le champ de vision de leurs enfants est limité. Pendant leur voyage en camion de Montréal à Saint Denis ils longent la rivière Richelieu. Azarius, transporté par ses souvenirs, essaye de faire revivre son bonheur pour ses enfants en leur parlant des promenades en chaloupe qu'il avait faites autrefois avec leur mère. Le lecteur est brusquement ramené à la réalité par la question que pose le petit Daniel, maladif, âgé de six ans: 'Qu'est-ce qu'une chaloupe Papa?'

Le quartier que peuplent les personnages de Gabrielle Roy n'est nullement attrayant. C'est un endroit laid, isolé du reste de la ville, où tous les résidents pris dans les filets de la pauvreté, sont assourdis par le grondement des trains de marchandises et étouffés par la suie des cheminées d'usines. Personne n'y habite volontairement: tous y ont été relégués par la misère.

La quête, chaque printemps, d'un logis au loyer moins coûteux dévoile le côté irrémédiable de leur condition. Le comportement des personnages témoigne éloquemment de l'influence constante de cette condition sociale sur leur mentalité. Azarius s'en échappe à travers de grands rêves impossibles. L'intimité familiale comble par contre Rose Anna de

compensations intangibles et illimitées. Mais c'est l'adolescence qui souffre le plus intensément. Le présent étant pour elle insupportable, une confiance absolue en un avenir riche de promesses devient nécessaire. L'égoïsme suprême de Jean Lévesque, tendu vers le succès et dévoré d'ambition, lui sert de défense et d'arme de combat. Florentine croit que sa jeunesse pimpante lui assurera un jour le luxe et le confort qu'elle considère comme le but suprême.

Pour cette jeunesse nouvelle le passé est un facteur inconnu. Seules les mœurs actuelles peuvent avoir de l'importance dans la formation de ses principes de bases. Effrayée par ce spectacle de la pauvreté, elle le fuit en faisant converger tous ses espoirs sur ce qu'elle n'a jamais possédé, le bien matériel.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce n'est pas à l'aide d'un style didactique que Gabrielle Roy fait ressortir cet effet fondamental de la vie urbaine. Elle y réussit plus effectivement par l'analyse sympathique mais réaliste de ses caractères. Ayant exposé la situation, l'auteur se retire prudemment sans tenter d'offrir une solution. Le personnage d'Emmanuel est peut-être celui qui se rapproche le plus du point de vue de l'auteur:

Comme tous les jeunes Canadiens français élevés dans des collèges de traditions et de bonne volonté, sinon de pur goût français il avait entretenu bien des idées conservatrices, survivances de la race, fidélité aux traditions ancestrales, culte de la fête nationale, expressions figées qui n'avaient rien songé-il, pour échauffer ni nourrir les jeunes imaginations, ni même exalter vraiment le courage.⁶

Jeune homme de bonne volonté, il part pour la guerre, perplexe, ne trouvant pas de solutions au problème de la condition humaine de ses compatriotes de Saint-Henri.

Bonheur d'occasion, n'est pas un roman de réforme sociale.

L'intérêt principal réside dans l'analyse des caractères malgré que son succès initial soit dû à sa valeur documentaire; le Canada français y a vu en effet au début un exposé scandaleux de ses imperfections sociales, qu'il aurait mieux valu garder dans l'intimité de la famille canadienne-française. Mais pour l'auteur ces incidences sociales ne sont qu'accidentelles; leur fonction principale est d'aider au développement des caractères, ou à l'augmentation de l'illusion de la réalité.

Cette première tentative littéraire de Gabrielle Roy n'était donc pas inspirée par des sentiments patriotiques ou réformateurs, mais plus profondément, par un amour sincère et sympathique pour le genre humain qui est peut-être à l'origine de l'amour maternel dont elle a doté Rose-Anna. Il lui est aussi impossible de protéger de la souffrance les personnages qu'elle crée, qu'il l'est à Rose-Anna d'en protéger ses propres enfants. Sur le plan littéraire, l'intérêt que la romancière témoigne à l'égard des problèmes des habitants d'un quartier ouvrier marque le début d'une nouvelle source d'inspiration dans l'évolution de la pensée des écrivains contemporains.

*

*

*

2. Roger Lemelin André Giroux

Eveil de la conscience individuelle

Sous la plume de Roger Lemelin le tableau du quartier ouvrier québécois surgit dans une multitude de détails et une abondance de vivacité. C'est le peuple des faubourgs dont il cherche à brosser la fresque, qui retient son attention, plutôt que le désir d'approfondir des portraits individuels. Caricaturiste, la trempe gavroche de son tempérament se manifeste surtout dans son genre de satire; fils du peuple, Lemelin donne la caricature de la vie paroissiale du quartier Saint-Joseph de Québec⁷ qui fait ressortir le sens d'humour frondeur de sa jeunesse. Grâce à ce procédé caricatural, basé sur une observation méticuleuse des moeurs et le grossissement délibéré du trait ridicule, le portrait de la condition sociale qu'il présente devient plus frappant.

L'entrain et la verve sans malice qui animent ses séquences descriptives servent à augmenter la véracité du tableau. C'est justement l'esprit railleur avec lequel il examine quelques aspects de la vie sociale qui fait ressortir davantage les côtés déroutants sinon tragiques de la vie. Les demoiselles Latruche sont franchement ridicules, mais le gaspillage de leurs vies étroites n'en est pas moins tragique.

Au pied de la pente douce⁷ est essentiellement un roman de jeunesse. Les activités paroissiales, les événements grands et petits, enfin l'aspect humain du quartier, sont généralement vus à travers les expériences d'un groupe d'adolescents. Denis Boucher, chef de la bande en raison de son esprit dynamique, lutte constamment afin de franchir les bornes de son milieu. Il ressemble beaucoup à Jean Lévesque dans Bonheur

d'occasion. Tous deux, poussés par un désir d'évasion, symbolisent l'accession sociale. Pour Jean seulement une série de promotions, basées sur son propre rendement, et suivies ultimement d'un déménagement hors de son milieu pourront satisfaire à son ambition.

Denis Boucher, adolescent, indique le commencement de cette orientation vers l'évasion, causée par la rencontre choquante des enfants du présent avec l'ordre établi:

Denis se retourna et contempla le quartier.. Il se dégageait des habitations tassées une vie tenace, rétive au progrès; et tout cela malgré sa honte, refusait avec obstination tout changement parce que tout changement est opéré par les autres..... Seuls les prêtres y étaient écoutés. C'est vers eux que les yeux se tournaient.⁸

La réflexion constitue un élément important du développement du caractère de Denis. Son évolution procède graduellement, indépendamment de son milieu, par une prise de conscience. Les détails extérieurs de sa ville natale sont pour lui un rappel muet des principes fondamentaux des habitants de celle-ci, dont le refus du progrès est la sauvegarde la plus efficace.

C'est à ce point que Denis Boucher et Jean Lévesque diffèrent. Ce dernier, endurci par son égoïsme, ne ressent aucune sympathie pour ses concitoyens. Denis, lui, est incapable de les bannir entièrement de son esprit comme indignes de considération. Un tel détachement lui est impossible justement parce qu'il est représentatif de l'homme moyen tandis que Jean Lévesque est représentatif de l'homme conscient sur le plan personnel:

Parce que les hommes extraordinaires répugnent à la société et qu'il n'y a plus d'ordre où apparaît le génie, Boucher, qui n'était pas un génie, mais ne l'acceptait pas se réfugiait dans une lutte acharnée contre l'ordre. Par ses étrangetés, ses faux bonds, il retardait l'échéance qu'on paie toujours; l'absorption par la société.⁹

Cette citation ainsi que celle qui précède souligne la grande difficulté qui existe au coeur de la population franco-canadienne. La paroisse en raison de son double rôle de centre religieux et d'unité sociale, apparaît comme un obstacle à l'évolution du peuple, et par ce fait prolonge son état de refoulement. Constatant la fonction sociale de la paroisse, Denis conclut qu'elle trahit ses habitants par cette espèce de séquestration. Procédant du général au particulier il voit que les éléments nuisibles 'résident chez l'individu qui ne devient que trop facilement victime de la somnolence malheureuse..¹⁰

Voilà le côté sérieux de Lemelin caricaturiste, qui se montre soucieux et inquiet de l'avenir de ce peuple qui est le sien. Sa critique des valeurs traditionnelles, rétives au progrès, est constructive en tant qu'elle souligne le danger constant de l'indifférence qui menace l'homme moyen sous forme d'absorption inévitable par la société.

Dans Pierre le magnifique¹¹, Denis Boucher l'adolescent est devenu homme mûr. Sa révolte acharnée contre l'ordre établi se prolonge dans son refus 'de se ranger dans le troupeau sous l'étendard d'une profession et dans un but de réussite matérielle..¹² Il n'a pas succombé à la somnolence, mais son attitude négative le rend aussi inutile que ceux dont l'indifférence provient de la médiocrité. Loin d'être un génie, il a cependant ses devoirs à remplir envers la société; son niveau d'intelligence exige de lui une contribution relative même si ce n'est que pour maintenir son amour-propre. Voilà pourquoi son propre échec est accompagné d'un sentiment de culpabilité. Peu disposé à s'avouer coupable il se réfugie dans une révolte rancunière et vaine contre l'ordre social.

La présence du caractère de Denis Boucher dans Pierre le magnifique, est le seul lien entre les deux romans. Dans ce dernier Lemelin s'efforce de peindre le portrait psychologique d'un jeune homme qui cherche à posséder son milieu; Pierre Boisjoli personnifie tous les stades d'évolution de la jeunesse (dont Denis Boucher n'est qu'un aspect) jusqu'à sa maturité. Chemin faisant il se heurte aux forces dominantes de la société: les préjugés, le privilège, la religion, la politique et l'industrie.

Pierre typifie l'homme moyen par ses origines pauvres et modestes, l'homme exceptionnel par son intelligence et son ambition. Afin de maîtriser sa destinée et son milieu il doit refuser les voies normales de formation religieuse en faveur de la forêt vierge de l'expérience personnelle qui lui permettra de formuler ses propres valeurs: "Chaque minute qui s'écoulait resserrait davantage son engagement dans la destinée qu'une force mystérieuse l'incitait à poursuivre."¹³ Cette force mystérieuse le mène vers de nouvelles connaissances d'une nature différente de celles qu'il aurait rencontrées s'il avait passé directement par le séminaire. Par ce fait même il parvient à mieux comprendre le cadre social de la population qu'il servira plus tard comme prêtre.

Le curé Loupret avait compris le caractère changeant des besoins de sa province dès le début:

Quarante ans auparavant, le clergé du Québec semblait considérer que l'apostolat de ses prêtres devait s'exercer et s'orienter en fonction de l'avenir agricole qu'on envisageait pour la Province... Le jeune abbé Loupret avait été l'un des premiers à dénoncer la fausseté de cette orientation et à comprendre que l'apostolat le plus important devait se poursuivre dans les villes vers lesquelles affluaient déjà une grande partie de la classe agricole.¹⁴

Mais les premières voix qui s'élèvent en faveur d'un changement, même nécessaire, sont rarement bien reçues. En récompense de son initiative, "on l'avait nommé administrateur, c'est-à-dire curé d'une grande paroisse de Québec."¹⁵ Etablir un contact entre le prêtre et la classe ouvrière est toujours un problème d'actualité. De plus il y a les effets réciproques entre la politique et les autres puissances. Voilà le monstre indiqué par l'abbé Lippé s'adressant à Pierre: "Tu as l'âme d'un Thésée, tu as entendu l'appel du Minotaure et rien ne pourra t'empêcher d'aller combattre le monstre."¹⁶ Pierre rencontre ce monstre des maux sociaux sous ses formes diverses. Il y a le Procureur, un homme de haute stature qui incarne l'image de la justice humaine; il représente une puissance presque sans bornes: il peut se servir du droit d'une réserve forestière comme gage de sûreté, ou il peut incarcérer un prêtre dans une clinique à son gré.¹⁷

Cependant la corruption et la greffe politique sont des maux constatables qui ne choquent pas démesurément la mentalité canadienne parce qu'ils sont transitoires et leurs effets sur la population limités à quelques personnages. Ce genre de monstre est donc assujéti à ses propres contrôles et Pierre ne se fatigue pas en efforts inutiles pour le vaincre.

Le vrai mal à combattre est une condition intérieure "au sein du Catholicisme même, il le ronge comme un immense cancer, il s'appelle la tiédeur, la médiocrité."¹⁸ Cette atmosphère de tiédeur dans la sphère religieuse a son prolongement inéluctable dans l'inertie sociale. Par son accession à un catholicisme adulte et réfléchi, Pierre symbolise un des moyens d'effectuer un renouvellement dans une culture où le

catholicisme irréfléchi prédomine.

*

*

*

Les deux romans d'André Giroux analysent l'interréaction des conventions dominantes chez divers types sociaux. Au delà des visages¹⁹ se rapporte particulièrement à l'aspect social et Le gouffre a toujours soif,²⁰ à l'aspect moral. Le problème fondamental traité par le romancier est celui de la responsabilité réciproque de l'individu et de la société. Il pénètre le mensonge du conformisme en faisant l'examen de conscience d'une civilisation. Ce qui le meut n'est pas une ardeur chauvine; c'est une conscience du problème authentique auquel l'homme libre doit faire face en cherchant à croire à des valeurs spirituelles.

Au delà des visages ne fait pas le procès de Jacques Langlet qui a tué une femme à l'hôtel Cartier, mais celui de ses concitoyens, qui, à cause de leur égoïsme médiocre ne mériteront jamais la distinction insolite d'être accusés par l'état. Le héros est présenté à travers les réflexions des témoins qui renseignent le lecteur sur leurs propres attitudes.

Le chapitre intitulé "A l'heure du bridge" peint un tableau cinglant des matrones de la haute bourgeoisie, réunies au salon de Mme. Huard. L'une d'elles est la femme d'un professeur à la faculté de médecine, l'autre celle d'un juge. Toutes sont bouffies d'orgueil à cause des rangs sociaux de leurs maris. La nouvelle scandaleuse concernant le fils de l'un de leurs membres suscite un intérêt réel dans leurs vies désœuvrées. L'absence marquée d'aucun sentiment charitable souligne

à gros traits la corruption de leur nature et la cruauté de leur hypocrisie. Mises en contraste avec l'incrédulité de la femme de peine, leurs valeurs font visiblement défaut. Une critique plus directe de ce manque de charité se trouve dans la riposte de Jean Sicotte au cercle des bons amis:

Quant à vous mesdames, votre attitude est inconcevable! On pourrait espérer un peu plus de compréhension ou de pitié de votre part!²²

La réaction première de l'avocat et de sa femme en apprenant qu'on lui avait confié la défense de Langlet, est de songer à la renommée, la fortune et la gloire que celle-ci lui attirerait. L'avocat cependant s'absout de cette faiblesse à mesure qu'il considère le cas au point de vue de la justice et du "sacerdoce" de l'avocat:

Pour la première fois il touchait à la réalité concrète de la responsabilité humaine: la justice et l'homme. L'homme ne vit pas seul; directement ou indirectement il influence un grand nombre de vies, il les modèle à son exemple.²³

Ses réflexions le mènent involontairement à la découverte que l'absence de l'amour chrétien est la cause non pas de la faillite du christianisme mais de la faillite des hommes qui l'ont trahi.²⁴ Il se trouve soudain dans un pays inconnu où aucun visage ne lui est familier parce que sans s'en apercevoir il a franchi la barrière des conventions sociales dans la direction de la vérité.

Cette découverte n'éveille ni le désespoir ni le sens du tragique chez l'avocat. La formation légale de son tempérament, l'expérience du fonctionnement de la justice, l'ont trop habitué à voir le réel et le concret l'emporter sur des aspirations illusoires à la perfection humaine. Son malaise passager se perd en une solution théorique; afin d'échapper

à toute possibilité d'erreur, l'homme devrait se retenir de juger son prochain et devrait uniquement l'aimer. Imprégné d'un manque de confiance en la bonté naturelle de l'homme, l'avocat est incapable de transposer ces bons principes en action, et par ce fait il retourne à son ancien état d'indifférence médiocre.

Langlet, jeune homme de vingt ans, ne possède pas cette même sagesse médiocre que donne l'expérience. Sa philosophie était entièrement façonnée par son milieu et son éducation. Ce milieu lui a présenté l'ambiguïté malfaisante des bienséances conditionnées qui favorisent la corruption des plus beaux sentiments. D'un caractère extrêmement sensible Langlet se sent seul parmi ses connaissances, ne partageant en rien leurs sentiments basés sur le mensonge du conformisme. Malgré tout il a une confiance inébranlable dans le bonheur vrai.²⁵ "Il croyait au bonheur mais il voyait la souffrance, contre laquelle il se dressait en fixant toujours l'avenir avec l'espoir secret de découvrir une raison de vivre."²⁶

La voie de la connaissance subjective lui apparaît comme l'unique solution au dilemme auquel il fait face. Le père Brillart est le seul, parmi tous les témoins, à comprendre vraiment le drame de l'engagement du jeune homme, et il l'explique dans une lettre à la mère de Jacques:

Jacques a péché par la chair, il a tué!...
Victime de l'éternelle soif du bien et du mal,
Jacques a voulu savoir...il découvrit dans une
illumination soudaine, ce qu'est la pureté.
Il la connut dans sa plus grande splendeur alors
qu'il l'obscurcissait dans sa chair.²⁷

Paradoxalement, le geste criminel de Langlet le libère complètement de l'influence de la société dont il était victime, et en même temps affirme son sens de solidarité fraternelle avec elle. Au niveau personnel son

drame a les proportions d'une victoire éclatante. Au niveau social c'est une terne défaite pour les individus qui ne savent faire autre chose que juger et condamner, uniquement intéressés à garder intact 'le vase de plomb de leur infecte société.'²⁸

Les sociétés contemporaines où l'accent tombe de façon marquée sur le matérialisme éveillent le goût du luxe et du confort chez leurs membres. En de telles circonstances, le critère du succès se mesure aux manifestations extérieures de la richesse. L'établissement de certaines lois sauvegarde les droits de l'honnête homme contre les méthodes que certains ambitieux n'hésiteraient pas à employer, si elles pouvaient leur être utiles dans l'accession sociale, politique ou économique.

A part les actions spécifiques, prosrites par le code criminel, il existe d'autres injustices qui rendent leur auteur moralement condamnable. Là où la médiocrité, l'indifférence et le conformisme règnent comme ultimes législateurs des usages, le laïque consciencieux, passionné de pureté et de vie intérieure fait mine d'intrus, car inévitablement ses principes entreront en conflit avec la règle générale à laquelle il fait exception.

Le personnage principal du Gouffre a toujours soif illustre la situation difficile de l'individu déterminé à affirmer sa probité personnelle. Les protagonistes idéologiques qui se livrent bataille, dans ce deuxième roman d'André Giroux, sont les intérêts bourgeois qui ne veulent pas admettre les droits de l'individu, et cette force intérieure dont l'homme est doué, qui le pousse à faire reconnaître sa dignité humaine afin de maintenir le respect de soi.

Jean Sirois consciencieux et scrupuleusement honnête, est la

victime d'une machine sociale qui ne montre de la partialité que pour les êtres complaisants, disposés à se faire engloutir par ses conventions. Fidèle à ses principes il est d'un caractère irréprochable. Il se rend au bureau à l'heure, quoique la coutume permette que les employés arrivent invariablement un peu en retard. On se fie à l'exactitude de son travail qui est excellent.

Malgré ses capacités supérieures, il ne détient pas le titre d'ingénieur et n'a pas le droit de signer les plans.

Trois ingénieurs en ville, lui confient la préparation de plans. Au début, ils examinaient soigneusement ses travaux avant d'y apposer leur signature. Aujourd'hui ils signaient les yeux fermés. Mais cette signature qui n'a l'air de rien, les autorise à garder tous les honoraires.²⁹ Tout de même il ne veut pas se plaindre.

Son humilité est sincère et son sens de la justice n'est pas disproportionné. Mais cela n'empêche pas chez lui un sentiment d'infériorité qui est accentué par le refus opposé par le chef de personnel à sa demande légitime d'une augmentation de salaire. Cette récompense qui lui était due depuis longtemps l'aurait sauvé de l'anonymat intolérable auquel son état le reléguait.

Poirier représente le pouvoir des intérêts bourgeois. C'est un homme d'un calibre bien inférieur à celui de Sirois malgré sa situation.

Poirier regarde Sirois et se demande pourquoi cet homme lui est si antipathique. S'il s'y attardait, même brièvement, peut-être serait-il obligé de s'avouer qu'il est un être médiocre, un individu sans force, sans personnalité, un insignifiant qui dispose de l'autorité et, buté, force de l'avant.³⁰

Sirois est tout ce qu'il devrait, et inconsciemment voudrait être. Il ne peut souffrir sa présence et sans coup férir il fait perdre à Sirois

tout espoir et confiance en la justice humaine, en menaçant de le mettre à la retraite s'il s'absente encore du bureau. Stupéfié, Sirois proteste inutilement.

Mais j'ai été malade deux mois, monsieur! Vous ne pouvez pas parler de retraite! Deux mois que je vous dis! Je travaille ici depuis quinze ans, je ne me suis jamais absenté un seul jour! Les trois dernières années, je n'ai même pas pris mes vacances, il y avait trop de travail.³¹

L'avis du chef du personnel démunit Sirois de sa volonté et sa fierté. Sans ces défenses essentielles à la vie il ne pourra plus y tenir et il devra s'en retirer. Poirier continuera sa vie de "chrétien", inconscient du meurtre qu'il vient de commettre.

Sa qualité de malade isole Sirois des inconséquences et des contradictions de la vie qu'il n'a pu surmonter. Alité, il se sent protégé du monde, et il se met à méditer sur les vérités essentielles entrevues par sa nature introspective: l'iniquité du monde et la pureté de l'amour divin.

L'intransigeance de son jugement est due à l'enseignement religieux à tendance janséniste qu'il a reçu dans sa jeunesse, ajouté à sa nature scrupuleuse. Dans sa vie personnelle il a toujours essayé d'agir strictement d'après le code moral. Durant sa maladie, la conscience de Sirois devient le tribunal intime de son milieu, qu'il met en jugement dans ses principes. Son missel qui est à portée de sa vue le fait penser à Poirier:

... qui promène ostensiblement son gros missel à tranche rouge dans la case ouverte de sa petite voiture. L'exhibitionisme l'indigne.. Il hait ces tartufes demi-conscients qui ajoutent à leurs poids celui de leur paroissien relié pour mieux écraser ceux qui se gaussent de leur comédie.³²

Il apprécie la valeur de l'inconscience des hommes en examinant les motifs de ses intimes qui cherchent à lui cacher la gravité de sa maladie:

D'accord, la pitié les inspire quand ils simulent l'espoir mais l'égoïsme aussi. Ils n'auraient pas le courage de supporter la panique qui se lirait peut-être dans ses yeux... Ils prétendent le ménager. Et dans leur inconscience, ils nomment charité leur faiblesse. Mais l'inconscience sauve les hommes.³³

La sensibilité de Sirois laisse filtrer dans son esprit une compréhension approfondie de la faiblesse de la nature humaine, qu'il juge sans vouloir la condamner. Cette lucidité n'a qu'une importance secondaire dans le processus de prise de conscience qui lui assure graduellement la possession intime de ce milieu qui, en apparence, l'a battu. La proximité de la mort l'oblige à fixer son regard sur la vérité essentielle et fait disparaître la nécessité d'une liaison avec son prochain.

La préoccupation dominante de Sirois c'est de se rassurer de la droiture de ses propres relations avec Dieu. L'improbité continuelle qui l'entoure le hante à un tel point, qu'il en vient même à douter que Dieu puisse discerner le vrai du faux:

Mais je ne trompe pas Dieu, je ne Lui joue jamais la comédie. Peut-être est-Il sensible à une certaine forme d'honnêteté?³⁴

Ce doute intolérable, qui seul pourrait lui enlever tout espoir, montre combien profondément l'homme de foi peut être atteint par le milieu auquel il résiste. C'est le père Etienne, en confesseur fraternel et compréhensif, qui l'aide à trouver une solution chrétienne à son désarroi spirituel.

Les personnages principaux des deux romans de Giroux professent une solution chrétienne au problème de la raison d'être de l'homme.

Leur confiance en Dieu apaise la confusion d'esprit causée par l'inconstance qui compose l'humaine condition. Cette foi réduit au minimum la futilité apparente de la lutte contre l'injustice des circonstances actuelles. Jean Sirois a failli perdre cette perspective. En l'aidant à retrouver sa confiance en la justice divine, le père Etienne ramène Sirois à un climat d'optimisme spirituel.

La pente naturelle de ses doutes l'aurait conduit à l'abandon de sa croyance traditionnelle en Dieu et de la charité du chrétien. Bien que Sirois meure, et dans son délire crie sa haine de l'humanité, le père Etienne assure sa femme scandalisée qu'il n'est point responsable de ce dernier geste de révolte. En refusant d'y attacher aucune importance, le prêtre attaque la validité d'une pensée pessimiste, basée sur la négation des principes du christianisme. Il représente la pensée orthodoxe de l'auteur, qui, tout en constatant les causes possibles de révolte, n'en est pas touché personnellement. Tous les écrivains, sauf André Langevin, acceptent volontairement l'autorité de l'église catholique, et ne mettent point en question le principe de base de ses valeurs morales lorsqu'ils en relèvent les aspects contradictoires qui se manifestent constamment.

Chapitre 1: Notes.

1. Nous faisons exception ici de Germaine Guèvremont qui tout en traitant le thème paysan n'est ni nationaliste ni imitatrice, et ne ressemble guère aux romanciers du Terroir. Comme Ringuet, elle peint.. "tous les paysans du monde ... Elle est un écrivain dont on entrevoit aussi les ressources d'une langue riche et chaude, déjà maître de son style et de ses moyens. Elle a saisi toute la beauté de la terre, compris cet amour que lui voue partout, la race paysanne."
Dostaler O'Leary, Le roman canadien français, Montréal, L'Imprimerie Saint Joseph, 1954, p. 63.
2. Romans de moeurs à incidences sociales, Gabrielle Roy, Roger Lemelin.
Romans d'analyses, André Giroux.
Romans de l'homme, André Langevin, Robert Elie.
3. Le terme 'Canadien' laissera entendre Canadien français. Par rapport à la date d'arrivée de leurs ancêtres, 1608, comparée avec l'arrivée des Anglais, 1760, et d'autres groupes ethniques plus tard, les Québécois se considèrent les seuls vrais Canadiens.
4. Harry Bernard, Essais critiques, Montréal, Librairie d'action canadienne française, 1929, p. 54.
5. Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion, Montréal, Editions Pascal, 1945, p. 160.
6. Ibid., p. 142.
7. Roger Lemelin, Au pied de la pente douce, Montréal, Editions de L'arbre, 1944.
8. Ibid., p. 331.
9. Ibid., p. 335.
10. Ibid., p. 301.
11. Roger Lemelin, Pierre le magnifique, Paris, Flammarion, 1953.
12. Ibid., p. 71.
13. Ibid., p. 31.
14. Ibid., p. 40.
15. Ibid., p. 40.
16. Ibid., p. 60.

Chapitre 1: Notes.

17. Ibid., p. 156.
18. Ibid., p. 60.
19. André Giroux, Au delà des visages, Montréal, Editions Variétés, 1948.
20. André Giroux, Le gouffre a toujours soif, Québec, Institut littéraire de Québec, 1953.
21. _____ Au delà des visages, Chapitre 7.
22. Au delà des visages, p. 123.
23. Ibid., p. 110.
24. Ibid., p. 114.
25. Ibid., p. 141.
26. Ibid., p. 143.
27. Ibid., p. 165.
28. Ibid., p. 162.
29. André Giroux, Le gouffre a toujours soif, p. 63.
30. Ibid., p. 11.
31. Ibid., p. 12.
32. Ibid., p. 85.
33. Ibid., p. 61.
34. Ibid., p. 87.

CHAPITRE 2

Solitaire ou solidaire.

André Langevin, Robert Elie.

Nous avons vu que Roy, Lemelin et Giroux ne questionnent point les principes de base des valeurs morales de l'église catholique. Ce n'est pas le cas d'André Langevin. Ses personnages semblent vouloir indiquer dans quelle mesure le point de vue traditionaliste fait défaut. Ils soutiennent que la première considération du progrès moral, à l'éveil de l'homme 'conscient', c'est de reconnaître la fausseté des valeurs pré-établies et d'y renoncer. Les principaux personnages de ses trois romans¹ sont des orphelins qui par manque d'assurance se trouvent confrontés par le besoin de disposer de leur propre sort. Ils rejettent les fausses certitudes du rationalisme optimiste, et au delà du désespoir cherchent le courage. Le problème qui en résulte, celui de la souffrance, est étudié par l'examen de trois moyens d'évasion.

Jean Cherteffe², à l'orphelinat se sentait moins seul que ses camarades parce que, lui, avait un père. Sans le connaître, il l'avait doué de grandes qualités qui en faisaient un idéal de perfection. Peu de temps après son départ de l'orphelinat, le jeune homme apprend la mort de ce père qu'il n'a jamais vu; par devoir il se rend au salon funéraire. Là, sa rencontre avec la réalité, lui porte un coup écrasant. Elle présente à son regard un 'visage d'ivrognerie précocement vieilli'.³ A l'instant-même son erreur lui est révélée et il se trouve sans défense. Dans une lettre à son frère il explique ainsi ses sentiments:

Depuis que j'ai vu notre père, je me cherche et ne me trouve pas. C'est à dire que mon assurance m'a quitté, que de volonté je suis devenu instrument.⁴

La découverte de la mort lui a révélé son impuissance à bâtir son propre destin. Il aurait voulu se suffire à lui-même, mais le mystère de la mort dérouta sa volonté. Il sera dès lors, incapable de regarder la mort en face. Sa réaction à cet aveu forcé de faiblesse est toute négative. Jean se réfugie dans un dégoût total de l'existence en se libérant de tout intérêt pour l'humanité en général. Mais son tempérament naturellement agressif ne peut tolérer longtemps cet oisif repliement. C'est alors que sa conscience se cristallise autour du concept de la liberté d'autrui comme l'unique moyen de s'assurer de la sienne. Il en vient à considérer l'homme comme un projet; il voit en son prochain la possibilité de se procurer une existence nouvelle. Sans impliquer son propre sort, il met ce nouveau rayon d'espoir à l'épreuve. Le sujet de sa première expérience sera un ancien poète qui a fui un monde hostile et s'est réfugié dans l'alcool. Son but sera de rendre à Benoît sa dignité. La manifestation extérieure du retour de la dignité chez Benoît serait la rupture avec sa vie désœuvrée. Mais l'effet le plus important serait le retour du respect de soi et avec ce dernier, le pouvoir de pratiquer à nouveau sa vocation de poète. Jean n'agit pas parce qu'il s'intéresse au destin de Benoît, mais afin de se libérer lui-même:

Sur ce compagnon miraculeusement choisi dans une foule sans grâce, il allait miser sa révolte et peut-être, grâce à lui se libérer d'un passé qu'il n'avait pas élu.⁵

Sa tentative de contrôle du sort d'autrui échoue avec le suicide du sujet qui ne consent pas à laisser assujettir sa volonté. De nouveau Cherteffe se trouve dépouillé de son assurance.

Cette fois il n'a pas le courage de regagner sa solitude et se trouve dans une situation sans issue. Malgré la répugnance que cette faiblesse lui inspire, il accepte la voie que lui ouvre l'amour de Micheline Giraud. De cette façon sa défaite ne l'empêche pas de poursuivre son premier aveu que 'l'autrui' est un élément nécessaire à son destin. Cette incertitude n'existe pas pour l'homme de foi, qui peut trouver une solution à l'énigme de l'existence dans l'amour divin. Pour l'homme sans foi l'amour humain paraît suppléer à l'absolu qui lui est inaccessible.

Au début du roman, en veillant le corps de son père, Jean l'avait jugé comme un ivrogne, incapable d'accepter aucune responsabilité dans la vie. En bon fataliste il conclut qu'il est l'héritier légitime de ces mêmes traits de caractère. Le sentiment de sa propre insécurité le fait hésiter à répondre à l'intérêt que la jeune fille manifeste à son égard. Sa timidité, une fois vaincue, lui permet de découvrir un sens à leur destin commun. Le rôle de l'amour dans la vie est expliqué par l'un des caractères secondaires, un écrivain nommé Parckell:

Dans chacun de mes livres, je me suis efforcé de vivre un amour absolu. L'amour est l'expression la plus sensible de cette tentative de communication dont nous sommes tous victimes... J'ai désiré tellement créer un amour qui 'sublimiserait' la vie et lui donnerait valeur d'éternité que chacun de mes livres a été pour moi un échec plus cruel qu'une rupture.⁶

Dans sa vie personnelle Cherteffe a fait de ce principe une réussite. La tendresse de l'amour de Micheline fait de leur relation une sorte de purification qui les conduit à l'exaltation qu'il cherche. Les qualités de Micheline lui donnent un bonheur qu'il ne saurait trouver dans un monde réglé par les lois de la morale.

Evadé de la nuit ressemble à une expérience de chimie où il

faut séparer les éléments d'une substance dans le but d'en découvrir l'essence. Transposant cette expérience sur le plan littéraire, le romancier met en pièces le caractère d'un homme et en fait un drame de l'âme rapiécée et trouée. Les personnages secondaires (Benôit, Micheline) ne sont pas des êtres complets. Ils symbolisent plutôt certains aspects de la personnalité parfaite que cherche le héros. Logiquement alors, les personnages ne communiquent pas oralement; au delà des mots ils se proposent des thèses et les discutent.

L'atmosphère du roman est celle d'un milieu social abstrait, tel que l'envisage Langevin. Pour lui ce milieu est peuplé de gens dépourvus d'espoirs parce que l'âme collective autant qu'individuelle est emprisonnée et aveuglée par leur étroitesse d'esprit; étroitesse qui condamne l'amour parce qu'il représente, dans certains cas, l'unique voie d'accès au bonheur absolu.

Le renversement des valeurs de la société assure la liberté des personnages; par ce même fait leur sens de supériorité sert aussi à souligner les maux sociaux et en même temps fournit la cause nécessaire à une révolte. Le mal, ou l'élément démoniaque, est personnifié par le juge Giraud qui se considère comme le défenseur du bien et de la justice. Le bien, ou la vertu, est personnifié par Micheline la fille du péché. Le thème réactionnaire de la liberté au delà des valeurs traditionnelles est développé plus profondément dans le personnage de Madeleine, dans le deuxième roman de Langevin, Poussière sur la ville.

Madeleine incarne la liberté absolue, dépourvue d'aucun sens de péché ou de révolte. Elle est l'esprit libre, détaché, incapable même de saisir la portée des convenances. A cause de sa nature à la fois

turbulente et insouciance, il lui est naturel de réagir contre la monotonie de la vie conventionnelle de la petite ville de Macklin. Elle ignore le fait que sa conduite peut entraver la carrière de son époux, le docteur Alain Dubois, dont le succès ou la faillite dépendra de l'impression qu'il fera sur les habitants.

Les personnages principaux d'Evadé de la nuit, quoiqu'agissant contre les convenances, échappent par leurs morts subites à l'action punitive du monde qu'ils ont défié. Poussière sur la ville examine l'effet de cette punition inévitable et met en scène le second aspect du problème de la souffrance accompagné d'un autre moyen d'évasion. La partie essentielle de l'oeuvre traite de la réaction complexe du médecin en apprenant l'infidélité de sa femme.

Alain lutte contre ses émotions, son amour-propre blessé, sa jalousie, en cherchant une solution à son dilemme. Sa quête est comme un pèlerinage de souffrance par lequel il est purifié, et qui aboutit à la compréhension parfaite de la conduite de Madeleine. Il ne voit que deux vérités; l'inconséquence de l'acte, et sa responsabilité envers son épouse:

Pour la première fois je ressens une responsabilité très lourde. Je suis engagé envers elle, sans possibilité de recul. Cet engagement-là ne m'a été dicté par aucune loi, ni par aucune religion...⁷

Il décide donc de l'aider à atteindre son but et de la sauvegarder contre la justice divine; il devient alors son complice. Aux yeux de la ville, Madeleine restera la pécheresse, mais Alain sera toujours le plus coupable à cause de sa lâcheté apparente.

Si l'intervention des forces morales de la ville détruit le bonheur de Madeleine, son châtimement et sa mort permettent la juxtaposition

de deux concepts de justice. Le premier basé sur des principes traditionnels et religieux, le deuxième basé sur la croyance que la charité est essentielle à conserver la solidarité des humains...:

le curé: Personne n'est libre de scandaliser. La liberté ne consiste pas à se soustraire aux lois naturelles et divines.

Dubois: Pour moi la liberté⁸ c'est de pouvoir se rendre au bout de son bonheur.

Ils représentent deux points de vue opposés. Ni l'un ni l'autre ne peut céder de terrain et cependant, ils ont un doute commun que le docteur comprend..

Je suis torturé de la même angoisse que mon ami le vieux prêtre. Je ne sais pas et n'ai aucun moyen de savoir si l'âme dont je me suis chargé sera sauvée.⁹

La mort de Madeleine transforme son dilemme personnel en dilemme social. Il se résigne à ne pouvoir découvrir le vrai sens de la liberté ou de la justice et il remplace ces inquiétudes par l'acceptation et le désir de maintenir sa nouvelle perception de la souffrance humaine. Il imitera le vieux docteur Lafleur:

Au chevet du malade, je n'accepte jamais, je lutte aussi dans la vie chaque fois qu'il m'est possible. Je suis toujours battu.. Mais je continuerai jusqu'à la mort. Ma foi ne m'empêche pas d'aimer assez les hommes pour les soustraire quand je peux à ce que vous considérez comme l'injustice divine.¹⁰

Poussière sur la ville souligne le moyen de s'adapter à l'injustice, tandis que le roman suivant isole le problème même de l'injustice. Les deux premiers romans de Langevin ont représenté la révolte de l'homme contre sa condition humaine, imposée par les lois temporelles autant que spirituelles. Le temps des hommes expose la

perte du désir de pureté absolue chez le jeune prêtre. C'est le péril que Pierre Boisjoli¹¹ évite, en se révoltant avant d'entrer au séminaire.

En remplissant les fonctions de son ministère Pierre Dupas se trouve au chevet d'un enfant malade. Malgré ses prières ferventes, l'enfant meurt. Le jeune prêtre voit cette souffrance comme une manifestation d'injustice divine contre laquelle il doit se révolter. En niant ainsi la rédemption, il trahit son sacerdoce:

J'ai nié la rédemption. J'ai dit à Dieu: les souffrances de l'enfant sont inutiles, il est pur et Vous le torturez en vain. Je ne crois plus en la rédemption, je crois à l'injustice. Guérissez-le.¹²

Non seulement se révolte-t-il contre l'absolu mais il essaye d'imposer son jugement d'homme:

C'était me mettre à Sa place, guérir à Sa place, décider pour Lui du juste et de l'injustice.¹³

Ayant quitté son état privilégié de prêtre, Dupas rejoint l'homme et tente de repartir au niveau le plus humble, pour aller vers Dieu. Mais pendant les dix années qu'il passe à travailler comme bûcheron, loin de la civilisation, il reste inactif par lâcheté. En avouant sa trahison à Laurier, un compagnon de travail qui vient de commettre un meurtre, Dupas devient son allié. Laurier comprend ceci et il se sert du curé pour mieux établir une complicité entre eux afin d'abolir la pire conséquence de son acte, la solitude morale. Leur complicité offre une autre espèce d'avantage au curé. Il est libéré de sa peur, 'De l'enfant à Laurier la boucle se ferme'.¹⁴ Par leur nouvelle fraternité il retrouve son utilité. Ce nouveau sentiment d'espoir n'est que d'une courte durée et disparaît avec la mort de l'être fraternel. 'Un lien venait d'être

coupé entre la vie et lui'.¹⁵ La marque ineffaçable du sacerdoce sur son âme ne lui permet pas d'établir un contact fraternel avec l'humanité. Pour l'être privilégié il n'y a pas d'évasion hors des voies prescrites, pas de projets d'une nouvelle existence.

Les trois romans de Langevin offrent deux solutions à l'individu à la recherche des valeurs essentielles qui seules pourraient donner un sens à la vie. L'amour ne se montre qu'un recours passager. Cherteffe s'évade de la nuit de son existence dans l'amour, mais dès que ce dernier vient à lui manquer, il se tourne vers la mort. La deuxième voie, le sens de la solidarité humaine qui vient en travaillant pour la fraternité universelle ne réussit à convaincre l'auteur que momentanément. L'échec de Pierre Dupas, qui n'arrive pas à s'affirmer comme membre de la fraternité, signale le mécontentement de l'auteur. L'idée de la solidarité fraternelle ne lui suffit pas puisque sa première expérience dans Le temps des hommes souligne son côté exclusif plutôt qu'universel. Pour Langevin le problème de l'existence demeure encore une énigme dont il devra continuer à chercher le mot.

*

*

*

Suivant l'évolution de la pensée des écrivains qui cherchent une solution à l'inquiétude de l'homme à l'égard du sens de son existence, Robert Elie doit compléter Langevin. Comme Giroux, Elie est guidé par une croyance orthodoxe, mais dans sa doctrine de fraternisation il fait une distinction entre l'influence d'origine religieuse et celle d'origine laïque.

La confiance que respirent ses oeuvres¹⁶ offre un contraste marqué à la consternation de Langevin. Avec lucidité Elie remonte aux sources de l'inquiétude bouleversante de ce dernier et la pénètre pas à pas. La fin des songes comme l'indique le titre, réussit à trouver le mot de l'énigme dans le terme 'avenir'. Il suffit d'un jour, écrit après sept ans de réflexion, réaffirme la confiance en son rêve de fraternisation. Comme Langevin, Elie débute par le drame de l'épuisement intérieur chez l'homme intensément introspectif et, par extension celui de l'extrovert.

Le premier de ces types¹⁷, d'une extrême sensibilité, est mal équipé pour affronter la vie. Son grand malheur est d'être seul et de se refuser à toute communication extérieure. En contemplant son enfant âgée de huit ans, Marcel reconnaît en elle les mêmes tendances ainsi que leurs dangers:

Elle accueille avec joie l'instant qui vient
mais déjà il reconnaît en elle une insondable
résignation et il craint qu'au premier refus
elle ne renonce pour toujours à ce que la vie
lui doit.¹⁸

C'est la prédiction de sa propre échéance mais sa lucidité, ironiquement, n'a de valeur que pour les autres. Marcel est l'homme inactif, n'ayant jamais ressenti d'assurance, toujours angoissé et sans espoir. Il cherchera un sens à la vie, mais l'incapacité de soutenir ses droits fera de lui l'éternel insatisfait qui attire la pitié, mais avec qui l'amitié ne peut survivre.

Son ami Bernard est sa contre-partie fortunée à qui 'toute activité apportait du plaisir'¹⁹ et qui aux yeux de Marcel ne connaissait jamais l'inquiétude. Selon Bernard, sa vie se composait d'une série d'événements

qu'il devait chercher à dominer. Et le même monde qui effarait Marcel jusqu'à l'inactivité lui signifiait, 'La pâte humaine... Il s'agit d'apprendre à la pétrir, car elle offre parfois des consolations!'²⁰

Ces deux personnages de tempéraments si dissemblables font l'expérience de l'angoisse. Pour Marcel ce n'est que l'amplification d'un fait de sa connaissance qui depuis longtemps monte lentement vers son point culminant. L'épreuve arrache Bernard à son train habituel et le détourne de l'habitude de chercher à tout propos son plaisir:

Je m'aperçois que je me laisse conduire par les circonstances et je m'en inquiète au point de chercher un sens à la vie.²¹

Il réagit à la manière de l'homme d'action, sans épouvante mais avec la détermination de découvrir ce qui lui manquait auparavant. Les causes de son inquiétude sont extérieures et quand elles parviennent à le dégoûter, il se détourne et dirige ses énergies vers d'autres intérêts plus dignes de son attention. De nouveau, et avec satisfaction, en retrouvant sa confiance il se prouve qu'il est l'homme fort, capable de dompter les événements dans l'action et dans le concret.

Tandis que Bernard trouve que 'la vie paraît belle justement parce qu'il ne sait pas où il va',²² Marcel s'est toujours senti battu par cet élément d'incertitude dans la vie. L'amitié de Bernard l'a soutenu durant leur jeunesse. Pendant la guerre quand il dû perdre le soutien que la compagnie de Bernard lui procurait, Marcel s'est marié 'avec un peu d'espoir mais aussi par lassitude et par crainte de se retrouver seul.'²³

La fin de la guerre marque le retour du seul ami qu'il ait jamais eu, mais non le retour des liens de leur amitié. Solitaire, Marcel se retire en lui-même et se réfugie dans ses songes. Son journal est un

monologue intérieur où il discute les problèmes qui le tourmentent :

Je dois toujours m'appuyer sur le réel, ne
procéder par l'expérience, n'espérer de lumière
que par des contacts avec d'autres êtres surtout
ceux qui m'entourent.²⁴

Même la confrontation intérieure de ses soucis l'épuise physiquement
de sorte que, quand le moment arrive de mettre ses principes à l'épreuve,
il se heurte à la peur qui est plus forte que ses intentions :

La réalité me fait donc toujours peur quand elle
me rejoint au bout de mes songes.²⁵

Une seule fois, réussit-il à surmonter cette peur. Il considère Louise
comme le moyen de remplir sa destinée d'un seul coup. Le mépris de la
jeune fille sonne le glas de son espoir. Marcel se retrouve irrémédiable-
ment seul, parce qu'il n'y a pas de mesure commune entre l'amertume de la
jeune fille et son angoisse.

Cette dernière fois la vie lui fait comprendre l'inutilité de
ses efforts pour s'évader. Se trouvant sans rêves, sans projets, il ne
peut s'accepter et il n'a plus d'autre désir que de terminer sa vie par
un suicide.

La fin des songes révèle trois attitudes différentes en face
de l'avenir. L'idée de Bernard est irréfléchie car elle ne signifie que
le prolongement de sa vie quotidienne et n'inclut pas de vie future.
Pour Louis, ami commun de Bernard et Marcel, la vie est intimement liée
au concept d'immortalité de l'âme et de providence divine :

Je ne sais qu'une chose, la vie serait impossible
sans la présence de Dieu, et comme je vis, je ne
puis pas ne pas croire en Dieu.²⁶

Sa foi tout simplement rend l'incertitude ou la méfiance en l'avenir
inconcevable.

L'intelligence de Marcel, qui doit aller au fond des choses, le contraint à examiner les deux attributs de l'avenir. Son expérience de la vie suffit à lui démontrer le non-sens d'une confiance aveugle dans la qualité de l'avenir terrestre. Le corollaire de cette déception est la négation de l'existence de Dieu et par suite, d'un avenir immortel:

On ne rejoint la vie, on ne la possède que si on en prend conscience, mais si elle nous échappe au premier moment de réflexion, n'est-ce pas le signe qu'elle a moins de réalité qu'on ne croit et que Dieu n'existe pas?²⁷

Cette réfutation n'est certainement pas irréfléchie. Par conséquent la tragédie de Marcel s'explique par le fait que, perdu dans la fondrière de ses réflexions, toute espérance lui échappe.

De son vivant, il n'a pu ni dissiper ni communiquer ses tourments. Mais sa mort violente en est le témoin éloquent et ineffaçable. Elle démontre à ses intimes la nécessité de combattre l'inertie de l'égoïsme en faveur d'une identification avec les membres d'une société. Cette vérité est comprise par Bernard à la suite de sa lecture du journal de Marcel et il profite de la leçon:

Il serait si facile de s'abandonner à ces voix consolatrices qui enseignent la pitié de soi-même et de se dire que l'angoisse des autres n'est qu'une illusion, une malheureuse illusion certes, mais qu'il ne faut tout de même pas prendre pour une réalité.²⁸

Danger auquel il ne succombera plus car la nouvelle de la mort de Marcel l'a arraché définitivement à lui-même pour lui permettre de rejoindre les autres. La fin des songes, avec ces dernières réflexions de Bernard, se termine sur un ton encourageant. C'est une déclaration de foi dans les chances de succès qu'offre la fraternité. C'est surtout dans ce rôle fraternel que l'homme d'action réussira dans la plus grande mesure,

à utiliser ses pouvoirs latents pour faire le bien.

Quoique, Il suffit d'un jour réaffirme la confiance de Robert Elie en la fraternisation, l'ardeur du premier enthousiasme se montre un peu tempérée. Tout en démontrant les difficultés inhérentes à son application, Elie montre que la nécessité de pratiquer la fraternité affirme son autorité. Les événements se déroulent à Saint Théodore, 'village de propriétaires, paroisse de possédants',²⁹.. le monde en miniature. Trois personnages s'y meuvent, mal intégrés à ce milieu où dans l'ensemble la médiocrité des êtres l'emporte. Il y a le jeune curé qui cherche à comprendre ses nouveaux paroissiens afin de pouvoir leur venir en aide; Elisabeth qui s'efforce intuitivement d'échapper au mensonge de son milieu; Charlie, vieux rentier aigri, qui s'en tient à part en raison de la place d'observateur qu'il a choisie. Les deux premiers seulement auront la persévérance de procéder jusqu'au bout et de suivre la voie qui leur est indiquée par leurs convictions.

Cependant, même derrière le regard incrédule de Charlie, il y a aussi de l'anxiété dans l'intérêt du rentier pour ce qui se passe, 'comme si des réactions aussi spontanées lui eussent permis pour la première fois de mesurer la portée de ses observations.'³⁰ Tout ce que le vieux retraité demande à sa perspicacité c'est le plaisir de regarder vivre les autres et de se trouver au centre de toutes les vilenies. Il a réussi à se convaincre qu'une part active dans la vie l'aurait abaissé au niveau des autres, quand en vérité c'est la lâcheté qui l'empêche d'y participer.

Son sang-froid s'écroule lorsqu'il se trouve involontairement, compromis dans un complot de meurtre. Ses voisins, qui jusque-là avaient admiré son intrépidité maligne, regarde sa frayeur sans pitié. Pour

Charlie la vie est morte et, 'il comprit qu'il ne trouvera pas en lui-même le peu qu'il faudrait pour alimenter son avare passion de voyeur.'³¹
Les villageois le rayent des cadres de leur société parcequ'ils ont enfin reconnu combien peu il leur ressemble.

Le village se méfie aussi du nouveau curé. Né d'une famille ouvrière, il ne sait pas travailler de ses mains et n'a pas le sens de la propriété; on le traite donc en étranger. Soutenu par un sens profond de la solidarité humaine et chrétienne, Pierre, le curé, en vient à acquérir une vue exacte de sa mission malgré l'attitude respectueuse mais soupçonneuse de ses paroissiens. Il suivra le conseil de son prédécesseur:

... il ne s'agit pas de se demander ce qu'on doit faire, mais de faire de son mieux, au jour le jour, et de s'arranger avec le caractère que Dieu nous a donné.³²

Cette voie ne lui promet que de nouvelles difficultés, car il lui faudra se heurter à des hommes comme Justin, le marguillier, 'le maître absolu du nécessaire.'³³ Le projet d'obtenir une salle paroissiale sera surement contrecarré par Justin qui le considère comme superflu, alors qu'aux yeux du curé il représente un moyen de cristalliser la vie de la communauté. Malgré tous les obstacles possibles le curé n'hésitera plus. A son avis la fraternité est aussi un moyen de sanctification, qui peut être réalisée non seulement par la prière en commun mais aussi par la joie partagée. Sa confiance est tirée de la parole de l'évangile qu'il choisit comme thème d'un sermon: 'Quand vous serez réunis, Je serai parmi vous.'³⁴

Elisabeth devra trouver les bienfaits de la fraternité en dehors de cette paroisse qui ne lui a montré que mensonge et sentiments équivoques. En lui cachant les faits de sa naissance le médecin et sa

soeur croyaient agir pour le mieux, mais la jeune fille finit par se révolter contre leur faiblesse:

Elle venait d'apprendre qu'il fallait à tout
prix sortir du mensonge et aller au devant
de la vie.³⁵

Elle se rend compte que le premier pas est le plus difficile. Même si son village ne l'attire pas sentimentalement, il a tout de même rempli les fonctions de pays natal, service unique et irremplaçable. Sa fuite lui enlèverait le droit de sentir qu'elle en fait partie. Momentanément la pleine portée de sa décision l'accable. Elle n'envisage que l'isolement de sa position et un avenir vague, menaçant donc. Instinctivement, Elisabeth a recours au curé, sachant que sa manière de penser n'est pas conforme à celle du village.

Il ranime son courage avec le conseil que, "Ce n'est pas la vie qui est terrible mais l'orgueil des hommes."³⁶ Elisabeth est trop jeune pour saisir toute la pensée du curé, mais son attitude sympathique suffit pour la remettre sur la bonne voie. Elle accepte le mot d'ordre du curé, et elle reconnaît la nécessité d'avancer et de faire face à la vie. Pour le curé c'est la seule façon d'arriver à aimer son prochain, pour la jeune fille ce n'est qu'un moyen opportun d'évasion.

Toutefois, la compréhension instinctive qui s'est établie entre ces êtres, laisse entendre qu'ils sont des âmes soeurs, et qu'avec le temps Elisabeth aussi cherchera à atteindre l'idéal fraternel. En soulignant de nouveau cet idéal de fraternité annoncé déjà dans La fin des songes, Elie examine son effet bienfaisant avec circonspection. En tout premier lieu, l'écrivain semble vouloir distinguer entre l'amour fraternel laïque, dont Bernard³⁷ et Elisabeth³⁸ sont les champions, et

un amour fraternel au sens religieux, qui serait la charité chrétienne. En effet la distinction n'est pas nettement établie puisqu'on sent que le second doit inévitablement mener au premier.

L'impression générale qui se dégage d'Il suffit d'un jour c'est que seulement quelques élus parviendront à l'amour fraternel, et que les êtres médiocres n'y arriveront jamais. Le curé et Elisabeth y réussissent parce que ce sont des êtres à part, qui n'appartiennent pas au milieu dans lequel ils vivent, Elisabeth par sa naissance illégitime, le curé par sa vocation.

Chapitre 2: Notes.

1. André Langevin, Evadé de la nuit, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1951.

André Langevin, Poussière sur la ville, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1953.

André Langevin, Le temps des hommes, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1956.
2. André Langevin, Evadé de la nuit, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1951.
3. Ibid., p. 19.
4. Ibid., p. 32.
5. Ibid., p. 148.
6. Ibid., p. 186.
7. André Langevin, Poussière sur la ville, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1953, p. 73.
8. Ibid., p. 162.
9. Ibid., p. 175.
10. Ibid., p. 127.
11. Roger Lemelin, Pierre le magnifique, Paris, Flammarion, 1953.
12. André Langevin, Le temps des hommes, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1956, p. 146.
13. Ibid., p. 147.
14. Ibid., p. 158.
15. Ibid., p. 230.
16. Robert Elie, La fin des songes, Montréal, Editions Beauchemin, 1950.

Robert Elie, Il suffit d'un jour, Montréal, Editions Beauchemin, 1957.
17. La fin des songes.
18. Ibid., p. 12.

Chapitre 2: Notes.

19. Ibid., p. 108.
20. Ibid., p. 79.
21. Ibid., p. 107.
22. Ibid., p. 75.
23. Ibid., p. 61.
24. Ibid., p. 151.
25. Ibid., p. 196.
26. Ibid., p. 187.
27. Ibid., p. 188.
28. Ibid., p. 253.
29. Robert Elie, Il suffit d'un jour, Montréal, Editions Beauchemin, 1957, p. 50.
30. Ibid., p. 20.
31. Ibid., p. 185.
32. Ibid., p. 142.
33. Ibid., p. 101.
34. Ibid., p. 102.
35. Ibid., p. 152.
36. Ibid., p. 163.
37. La fin des songes.
38. Il suffit d'un jour.

CHAPITRE 3

Vue d'ensemble et conclusion

Au Congrès des écrivains canadiens d'août 1959, l'un des membres du groupe déplorait le caractère désorienté des oeuvres littéraires du Canada anglais. Cette personne, elle-même de langue anglaise, affirma que le déplorable état du roman anglais est dû en grande partie au fait que les écrivains n'ont pas d'ennemis contre lesquels lutter. De plus, elle affirma qu'elle aurait préféré être elle-même Canadienne française afin de donner à ses oeuvres un caractère plus riche d'émotivité. Cela signifie vraisemblablement qu'elle aurait aimé être catholique pour pouvoir devenir anti-catholique!¹ Cette critique qui visait plus particulièrement les défauts des écrits du Canada anglais, pose simultanément la question de l'attitude des écrivains canadiens français. Aux yeux de leurs confrères non-québécois ils sont coupables de ne pas aller jusqu'au bout en refusant de se déclarer anti-catholiques.

Par une telle déclaration l'écrivain tomberait sans doute sur un thème riche en valeur émotive mais qui serait vite épuisé. D'ailleurs il est douteux que le secret du génie littéraire doive nécessairement se trouver dans l'anti-religion. Il est même possible qu'en se qualifiant d'anti-catholique, l'écrivain canadien français trahisse son droit de comprendre et d'exprimer l'âme de son peuple. En outre, à cette époque de la littérature canadienne française il est de l'avantage de ses écrivains de maintenir leurs qualités nationales: la langue française et la religion catholique. Tout comme autrefois ces deux armes ont assuré la survivance des habitants français au Canada; aujourd'hui elles peuvent protéger sa

littérature naissante de l'engloutissement dans le grand creuset américain ou français.

Loin de se laisser lier par le besoin pratique de soutenir la foi des ancêtres, les écrivains canadiens français réussissent à signaler leur mécontentement par divers moyens. Ils se révoltent, sans être révolutionnaires, en cherchant à effectuer pas à pas une évolution humaine.

À cette fin ils ne s'orientent pas vers la condamnation du catholicisme dans sa totalité, mais plutôt vers celle de ses aspects trop solidement temporalisés. Ils sont sensibles au fait navrant du passage de l'état de croyance du peuple à un état de consentement conformiste. Parce que ce conformisme religieux est intimement lié aux aspirations sociales du pays, les derniers romans décrivent ses effets sur la personnalité collective autant qu'individuelle. L'ennemi à détruire est donc la machine sociale, l'invasion massive d'une culture matérialiste et les vices et les abus qui se déguisent sous le masque des préjugés sociaux.

Les oeuvres examinées au long de cet essai ont été choisies parce qu'elles sont représentatives du progrès de la nouvelle orientation de l'esprit des romanciers d'après guerre. Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy met en scène le drame de la rencontre de nouvelles forces sociales à l'origine de l'industrialisation. Déjà dans ce cadre ouvrier la souffrance et l'inquiétude naissent et bouleversent le règne paisible de l'unité familiale. Ces intrus insinuent l'idée que le bien matériel et l'accession sociale doivent être placés au-dessus de toutes les autres valeurs, dans l'esprit des habitants du quartier. Il s'ensuit que par nécessité, ce désir apparaît comme un esprit de conformisme.

Les détails du milieu extérieur se multiplient dans les romans

de Roger Lemelin qui examine en même temps d'une manière plus approfondie les effets du milieu chez l'individu. Au pied de la pente douce appelle la médiocrité une somnolence malheureuse, et marque le point décisif dans le traitement littéraire de l'influence sociale. Le drame passe inévitablement de l'extérieur à l'intérieur de l'homme.

Pierre le magnifique développe le thème de l'esprit de révolte chez le jeune homme qui cherche à posséder son milieu par la voie de l'expérience personnelle. Le personnage principal refuse de se laisser guider par les normes acceptées sans les avoir mises à l'épreuve. Lorsqu'il en arrivera à les accepter ce ne sera pas d'une manière irréfléchie mais en pleine conscience. En somme, Lemelin plaide pour l'éveil de l'individu, et en particulier pour celui des membres du clergé afin qu'ils puissent mieux servir les intérêts du peuple. L'auteur entrevoit non une crise de foi mais une crise d'autorité et de liberté dont le remède préventif sera une conduite éclairée.

Lemelin et Roy se tiennent tous deux tout près d'une force ouvrière dont la vie est invariablement réglée par la pauvreté. André Giroux s'intéresse aux réactions d'un niveau plus élevé de la société, celui de la bourgeoisie. Au delà des visages pénètre les masques de la convention pour mieux juger de l'étendue du conformisme médiocre et ses effets malfaisants. Dès lors l'intérêt psychologique entre en jeu élevant le problème de l'inquiétude sur le plan universel. Il ne s'agit plus des conditions sociales au Canada français uniquement. Le drame se déroule maintenant dans le personnage et pourrait s'appliquer à toutes les sociétés en train de subir une évolution industrielle.

Pour la première fois, avec Giroux, la vision de la solidarité

fraternelle est introduite comme réponse à l'inquiétude de l'individu qui cherche à affirmer le respect de soi. D'inspiration essentiellement catholique, les deux romans de Giroux dégagent un esprit d'optimisme. Il oppose un espoir en l'avenir, sinon terrestre du moins spirituel, à la souffrance et à la faiblesse humaine. Il témoigne de l'effet bien-faisant d'une foi authentique.

Dans les romans de Langevin le problème de l'inquiétude de l'homme ressemble à celui exposé par Giroux dans ses grandes lignes, mais l'élément foi est absent. De tous les écrivains canadiens français contemporains Langevin mérite le plus le titre de révolté, car il n'est pas de ceux qui se contenteraient d'une réforme intérieure des mœurs. Il fait table rase en renversant les valeurs pré-établies de la justice et de bien et de mal. Livré à lui-même dès sa prise de conscience, l'individu se dirige d'une manière active dans la direction de cette liberté absolue tant désirée.

Le ton est particulièrement agressif dans Evadé de la nuit et ne se radoucit qu'avec la sagesse acquise par l'expérience dans Poussière sur la ville et Le temps des hommes. Partant d'un besoin farouche de liberté et de dignité personnelle, la nécessité de maintenir un lien de communication avec le grand tout de l'humanité en arrive à s'imposer non comme l'ultime solution mais comme la plus appropriée. La découverte de l'existence d'une fraternité humaine donne aux personnages une impression d'être utiles qui les arrache provisoirement au désespoir. Cependant, malgré l'évolution apparente de la pensée de Langevin le problème de l'existence de l'homme est loin d'être résolu pour lui.

L'évolution de la doctrine de la fraternité s'affirme davantage

dans La fin des songes de Robert Elie par un retour à l'optimisme.

L'importance du rôle de l'homme d'action y est accentuée. Il est le maître de sa destinée parce qu'il ne se laisse pas conduire béatement par les circonstances. En lui, réside l'espoir du succès d'une fraternité militante à laquelle l'homme faible ou indécis ne peut être que nuisible. A cet égard, le suicide de Marcel dans La fin des songes a une valeur toute symbolique; c'est à la fois un échec au niveau personnel et un échec sur le plan social, résultat de la médiocrité. A vrai dire, malgré sa confiance en l'avenir et en la fraternisation, Giroux est impitoyable lorsqu'il s'agit de médiocrité ou de lâcheté.

A mesure que l'idée de l'entraide fraternelle se raffine dans ses détails, certaines conditions requises se manifestent dans son application. Théoriquement elle demeure universelle, du moins dans ses effets potentiels salutaires. Pratiquement, ce ne sont que les élus qui seront suffisamment éclairés pour en profiter. Il suffit d'un jour souligne ce fait et indique en même temps l'amoindrissement de la confiance sans bornes ressentie par Elie dans son premier roman.

Le thème qui unifie les romanciers contemporains est l'intérêt qu'ils portent au sort de l'individu troublé par les influences de son milieu. Dans le traitement de ce sujet, les diverses attitudes de ces écrivains convergent, d'un commun accord, vers la solution d'une fraternité active, qui aura toujours en vue le bien-être commun comme première considération. Mais cette solution est évidemment idéale, et ne pourra pas être mise en pratique sans qu'on fasse quelques réserves.

L'idéal de la fraternité est universel dans son application, tandis que son aspect pratique, qui est la fraternisation, doit être

plus exclusif et ne peut admettre à l'administration de son cercle que les individus 'conscients.' Sur le plan religieux ces individus responsables comprennent les prêtres dont certains possèdent la qualité de confesseur fraternel. D'autres, comme le curé de Poussière sur la ville d'André Langevin, sont malgré leur sacerdoce, fils du peuple avant tout, donc exclus du cercle:

Il n'a pas pitié et ne comprend pas la pitié
parce qu'il est de leur race à eux, dur,
courageux et cruel pour les faibles.²

De même Pierre Dupas dans Le temps des hommes, se voit interdire du cercle fraternel parce qu'il a brisé les lois sacrées du sacerdoce. Mais alors, même Langevin, bien qu'il se révolte contre l'ordre établi dans ses romans, en dépouillant Pierre Dupas de l'espoir d'être utile dans une fraternité laïque, témoigne de sa foi en la nécessité de maintenir intactes les règles de l'église.

André Giroux fait du prêtre un individu naturellement doué des qualités de compréhension sympathique. Dans Le gouffre a toujours soif il est surtout le confesseur, tandis que le père Brillart dans Au delà des visages, est avant tout celui qui comprend la conduite de Langlet. Son omniscience invraisemblable interprète cette conduite comme un désir d'absolue pureté ou, autrement dit, de sanctification.

Giroux mis à part, tous les romanciers ont ramené le prêtre au niveau des autres personnages. Ce fait est particulièrement évident dans Il suffit d'un jour de Robert Elie, où le curé sert à rapprocher les deux niveaux du côté pratique de l'idéal de fraternisation. Le curé et Elisabeth se reconnaissent intuitivement. Ils démontrent par là qu'il y a un lien commun au delà d'une distinction religieuse-laïque des membres

qui dirigent cette fraternité.

Sur le plan laïque les écrivains mettent en scène des types variés qui sont aussi importants dans l'évolution de l'idéal fraternel que le type religieux. Pendant que le personnage du prêtre 'conscient' demeure statique, celui du laïque témoigne d'une évolution parallèle à l'évolution de la pensée des romanciers. Avec le personnage d'Emmanuel dans Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy, l'homme 'conscient' paraît pour la première fois. Le champ de sa vision est encore limité aux effets tangibles de la misère sur le mode de vie des habitants d'un quartier ouvrier. Cependant, son nom même indique symboliquement, que la solidarité sera atteinte par une attitude semblable à la sienne. Opposés à Emmanuel, qui est avant tout un 'penseur' conscient, se trouvent 'les hommes d'actions' conscients: Jean Lévesque dans Bonheur d'occasion, Denis Boucher dans Pierre le magnifique de Lemelin, Jean Cherteffe dans Evadé de la nuit de Langevin. Tous trois choisissent l'évasion comme suite naturelle à l'éveil de leur 'conscience.'

Le cas de Jean Lévesque nous montre l'évasion du milieu; celui de Denis Boucher, l'évasion du milieu et de soi-même; celui de Jean Cherteffe nous instruit très particulièrement sur la négation du milieu en faveur d'une voie personnelle. Dès lors le problème devient celui de l'homme 'conscient' et se déroule totalement à l'intérieur de son esprit. Quels que soient leurs modes d'évasion, ils ne les mènent pas à bien. Seul, le personnage de Bernard dans La fin des songes de Robert Elie trouve une solution satisfaisante et rationnelle au problème de l'existence de l'homme. Lui aussi est un homme d'action; il ne devient homme 'conscient' qu'après avoir lu le journal de Marcel. Donc son évolution n'est pas

naturelle, car c'est l'impact de cette lecture qui lui fait voir la nécessité de s'efforcer de mettre en pratique les principes de la fraternité.

Le personnage de l'avocat dans Au delà des visages de Giroux, est intéressant parce qu'il représente une classe de professionnel qui devrait logiquement se trouver à l'avant garde d'un mouvement de fraternisation. Mais malheureusement, en présence d'une justice souvent faussée, le côté faible et coupable de sa nature annule à la longue ses tendances à la sympathie. Voilà pourquoi l'avocat ne se laisse pas entraîner hors de sa perspective habituelle lorsqu'il considère le cas de Langlet.

Les membres de la profession médicale, par la nature même de leur travail, sont les mieux situés pour témoigner d'un intérêt au genre humain. Pour eux, l'injustice prend la forme de la souffrance qui accompagne toujours la maladie. L'attitude du vieux docteur Lafleur dans Poussière sur la ville, reflète la sagesse de son expérience. Sa détermination de ne jamais ralentir son combat contre la souffrance, malgré son impuissance devant les cas extrêmement graves, sert d'exemple au docteur Dubois. Comme son collègue, Dubois ne se préoccupera plus de la question de l'injustice. Il se dévouera entièrement à combattre la maladie et la souffrance. Par là il réussit à écarter ses propres inquiétudes et en même temps il se fait membre laïque de la fraternité. D'ailleurs, à mesure que ses principes évoluent et s'étendent à un plus grand nombre de gens, la distinction religieuse-laïque s'atténue. L'idéal devient alors vraiment universel. L'accent n'est plus sur le prêtre 'conscient' ou sur le laïque 'conscient'; leurs qualités supérieures se rassemblent dans le potentiel de l'homme.

Les écrivains de notre époque ont donc choisi la fraternité comme réponse à l'inquiétude et au conformisme étouffant qui les entourent. Ce thème, même s'il signale l'effet possible d'une influence littéraire européenne, n'en est pas une simple imitation. Contrairement à leurs collègues européens, les écrivains canadiens viennent d'un milieu riche en tradition religieuse, et voilà la raison pour laquelle le concept de la fraternité, tel qu'il évolue dans les romans canadiens français, est nuancé de confiance.

Cette confiance donne à la littérature canadienne une qualité qui lui est propre, et rend ses oeuvres réellement caractéristiques du peuple. Ce n'est pas néanmoins une confiance naïvement aveugle. A tout moment, les écrivains mettent en scène le côté imparfait des moeurs. Aussi, en portant leur attention sur les pensées les plus intimes de l'individu, font-ils prendre à leurs compatriotes une conscience plus exacte de leur originalité et de leur potentiel humain. Ils exaltent ce sentiment nouveau et par ce fait leurs romans sont symptomatiques d'une transformation subtile des moeurs, en même temps que témoins éloquents de la maturation intellectuelle de la pensée du Canada de langue française.

Chapitre 3: Notes.

1. Sam Abramovitch, "Les écrivains et leurs attitudes," Situations, no. 9 (novembre 1959), p. 27. (Traduit de l'anglais par Suzanne Meloche.)
2. André Langevin, Poussière sur la ville, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1953, p. 165.

BIBLIOGRAPHIE

1. ROMANS CITES

- Elie, Robert. La fin des songes. Montréal, Editions Beauchemin, 1950.
- Il suffit d'un jour. Montréal, Editions Beauchemin, 1957.
- Giroux, André. Au delà des visages. Montréal, Les Editions Variétés, 1948.
- Le gouffre a toujours soif. Québec, Institut Littéraire de Québec, 1953.
- Hémon, Louis. Maria Chapdelaine. Paris, Bernard Grasset, 1921.
- Langevin, André. Evadé de la nuit. Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1951.
- Poussière sur la ville. Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1953.
- Le temps des hommes. Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1956.
- Lemelin, Roger. Au pied de la pente douce. Montréal, Editions de l'Arbre, 1944.
- Pierre le magnifique. Paris, Flammarion, 1953.
- Ringuet. Trente arpents. Paris, Flammarion, 1938.
- Roy, Gabrielle. Bonheur d'occasion. Montréal, Editions Pascal, 1945.

2.

OEUVRES CRITIQUES CONSULTEES

- Abramovitch, Sam. "Les écrivains et leurs attitudes." Situations, no. 9 (novembre 1959), pp. 27 - 32.
- Bachert, Gérard. "Le sentiment religieux dans le roman canadien français." La Revue de l'Université de Laval, vol. ix (juin 1955), pp. 868 - 887.
- Baillargeon, Samuel. La littérature canadienne française. Montréal, Editions Fides, 1957.
- Blain, Maurice. "L'écrivain devant la crise de conscience religieuse." Cité Libre, no. 18 (novembre 1957), pp. 19 - 25.
- Bernard, Harry. Essais critiques. Montréal, Librairie d'action canadienne française, 1929.
- Brunet, Michel. "Les crises de consciences et la prise de conscience du Canada français." L'Action Nationale, no. 7, vol. xlv (mars 1955), pp. 591 - 601.
- "Trois dominantes de la pensée canadienne française." Ecrits du Canada français, vol 3 (1957), pp. 33 - 117.
- Collin, W. E. "French Canadian letters." University of Toronto Quarterly, no. 4, vol. xxii (July 1953), p. 339.
- "André Langevin and the problem of suffering." The tamarack review, Issue 10 (Winter 1959), pp. 77 - 92.
- Creighton, Donald. "The church: how much political power does it wield?" Maclean's Magazine, Montreal (May 9, 1959), p. 28.
- Dassonville, Michel. "La leçon des grands écrivains." La Revue de l'Université de Laval, vol. x (février 1956), pp. 560 - 564.
- Dion, Léon. "Le nationalisme pessimiste." Cité Libre, no. 18 (novembre 1957), pp. 3 - 18.
- Falardeau, Jean-Charles. Essais sur le Québec contemporain. Québec, Les presses universitaires Laval, 1953.
- Garneau, René. "Du concept de la littérature." La nouvelle revue française, vol. 1 (fév.-mars 1951), pp. 15 - 26.
- Gathercole, Patricia. "The documentary value of the French Canadian novel." Books Abroad, no. 4, vol. xxii (autumn 1958), pp. 375 - 377.
- Grandpré, Pierre de. "L'inquiétude spirituelle et son expression dans les lettres récentes." L'Action Nationale, no. 10, vol. xlv (juin 1956), pp. 870 - 888.

- Hertel, François. "Les évolutions de la mentalité au Canada français." Cité Libre, no. 10 (oct. 1954), pp. 40 - 52.
- Hughes, E. C. French Canada in transition. The University of Chicago press, 1943.
- Lapointe, Jeanne. "Quelques apports positifs de notre littérature d'imagination." Cité Libre, no. 10 (octobre 1954), pp. 17 - 36.
- Lemoine, Jean. "L'atmosphère religieuse au Canada." Cité Libre, no. 12 (mai 1955), pp. 1 - 14.
- McPherson, Hugo. "The garden and the cage." Canadian Literature, no. 1 (summer 1959), pp. 46 - 57.
- Introduction à la traduction anglaise de Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy, The tin flute, Toronto (May 1958), pp. V - XL. (Ross, Malcom, ed., The new Canadian library series.)
- O'Leary, Dostaler. Le roman canadien français. Montréal, L'imprimerie Saint Joseph, 1954.
- Pelletier, Gérard. "D'un prolétariat spirituel." Esprit, no. 193 (août-sept. 1952), pp. 190 - 200.
- Rioux, Marcel. "Idéologie et crise de conscience au Canada français." Cité Libre, no. 14 (décembre 1955), pp. 1 - 29.
- Sylvestre, Guy. "Littérature et morale." La nouvelle revue canadienne, no. 5, vol. 2 (mars-avril 1953), pp. 257-261.
- Tougas, Gérard. "Bilan d'une littérature naissante." Canadian Literature, no. 1 (summer 1959), pp. 37 - 45.
- Vadeboncoeur, Pierre. "Réflexion sur la foi." Cité Libre, no. 12 (mai 1955), pp. 15 - 26.
- Wade, Mason. The French Canadian outlook. New York, The Viking Press, 1946.
- The French Canadians. Toronto, MacMillan Company of Canada, 1956.

TABLE DES MATIERES.

Préface	i
Introduction	ii
 Chapitre 1: De l'emprise sociale à la libération de l'individu	 1
1. Gabrielle Roy. La conscience collective	4
2. Roger Lemelin, André Giroux .. Eveil de la conscience individuelle	 8
 Chapitre 2: Solitaire ou solidaire.	
André Langevin	23
Robert Elie	30
 Chapitre 3: Vue d'ensemble et conclusion	 41
 Bibliographie: 1. Romans cités	 51
2. Oeuvres critiques consultées	52